

Ellsworth Kelly vit et travaille dans la région de New York. À près de 90 ans, le pape de l'abstraction nous a présenté ses dernières œuvres avant leur départ pour ses prochaines expositions à Los Angeles.

Texte MARIE MAERTENS

De New York, il faut prendre un train qui longe la rivière de l'Hudson. Deux heures plus tard, une voiture nous mène à la petite ville de Spencertown, distante de trente kilomètres. Ellsworth Kelly a élu domicile et installé son atelier dans cette campagne vallonnée il y a quarante ans. L'artiste est l'un des derniers représentants d'un Âge d'or américain, dans lequel Pop Art, minimalisme, art conceptuel et Abstraction lyrique se mêlaient. Une première rétrospective lui a été consacrée au MoMA de New York en 1973, tandis que le Musée national d'art moderne l'a honoré à Paris en 1981. Il côtoya Roy Lichtenstein, Andy Warhol et fut très ami avec Frank Stella. S'il vécut à New York de 1954 à 1969, la volonté de se concentrer davantage sur son travail et d'être moins « socialite » mondain le conduisit au calme de cette maison qui comprend son atelier, mais aussi la salle dans laquelle il prépare ses expositions, les bureaux de ses assistants et un jardin pour y observer la nature. Cinq personnes travaillent avec lui et s'occupent de la Fondation qui porte son nom.

À près de 90 ans, Ellsworth Kelly ne voyage plus pour inaugurer ses multiples expositions dans le monde, mais continue à travailler quotidiennement et à s'émerveiller des possibilités que lui offre sans cesse l'art abstrait. Pour autant, il n'est pas focalisé sur ce courant, faisant plonger son auditeur au cœur de l'histoire de l'art, évoquant souvent Picasso et Matisse. S'il n'a jamais connu Matisse, il rencontra Picasso et d'autres artistes comme Magnelli. « *Ce dernier était à mes yeux l'un des meilleurs peintres de la galerie Denise René. Nombre d'entre eux ne m'intéressaient pas beaucoup. Ils faisaient de l'art géométrique, comme du design, et je n'avais aucune affinité avec eux. À l'époque, il y avait aussi l'École de Paris ou le tachisme. Là encore, je me suis senti très éloigné de ces courants et vite attiré par la structure. Je voulais faire un travail totalement impersonnel et même créer des œuvres dont on ne puisse reconnaître la paternité.* » Kelly se forma durant deux ans à Boston

Pour Ellsworth Kelly, travailler, c'est aussi prendre le temps de la réflexion et regarder longuement les œuvres (©JACK SHEAR).

KELLY, ICÔNE DE L'ABSTRACTION



En prévision des expositions à venir, le peintre étudie dès l'atelier le lien entre les différents tableaux (©JACK SHEAR).
Ci-dessous : *EK 988 Blue Curves*, 2009, huile sur toile, 203,2 x 151,8 cm (©ELLSWORTH KELLY).



De dimensions importantes, l'atelier ne donne pas vue sur le jardin mais laisse entrer la lumière zénithale (©JACK SHEAR).
Ci-dessous : *EK 990 Red-Orange Relief*, 2009, huile sur toile, 203,2 x 115,6 x 6,7 cm (©ELLSWORTH KELLY).

en dessinant des nus. Bien qu'il puisse être considéré comme un peintre de la couleur, ses premières œuvres réalisées à Paris sont des reliefs blancs. Les couleurs viendront une à une. Le vert, puis le bleu, avant qu'il n'expérimente de larges spectres. L'utilisation des tons fragmentés fut confortée par un voyage en Espagne, sur l'invitation de Joan Miró, qu'il rencontre grâce au marchand Aimé Maeght. Sur sa route, il fait une halte à Barcelone, où il visite le palais Güell de Gaudí. Le toit de ce bâtiment comprend dix-huit cheminées recouvertes de céramiques composées d'une multitude de verres fragmentés. « Quand j'ai su que Picasso avait eu un atelier qui donnait sur ce toit, j'ai compris que le cubisme venait aussi de Gaudí. Peu d'historiens d'art le mentionnent et Picasso lui-même n'en a pas parlé. Il était trop fier. Mais quand j'ai observé ces fragmentations, j'ai su que quel qu'un les avait regardées avant moi... »

Dès ses 6 ans, Ellsworth Kelly découvre les pouvoirs de la couleur, en observant les



plumages des oiseaux. Mais « la couleur signifie juste la couleur », comme il le raconte en faisant visiter une pièce qui préfigure son exposition de ce mois de janvier dans la nouvelle galerie de Matthew Marks, à Los Angeles. C'est-à-dire qu'elle n'a aucune définition précise. Son premier spectre réalisé à Paris en 1953 était une étude des valeurs de tons, suite à l'observation de l'arc-en-ciel.

Le pouvoir de la couleur

« Comme je me réfère volontiers à d'anciens travaux, je suis parti de dessins des années 1950 pour élaborer cette nouvelle série de toiles. Aujourd'hui, toutes mes peintures sont faites sur deux châssis. D'ailleurs, je ne représente pas une forme qui donnerait l'idée de ce qu'est un relief, mais j'offre un véritable relief. Il permet de jouer avec les ombres, se révèle plus architectural et sculptural. Je ne m'intéresse pas tant à la surface de la toile qu'à l'espace existant entre l'œil du spectateur et la peinture. » Quant aux formes, ces « courbes libres », elles ont débuté

à son retour de Paris à la fin des années 1960. Aujourd'hui, leur dynamisme n'a rien perdu de sa vivacité à ses yeux. « C'est lent sur certaines parties du tableau, puis devient très rapide. » De même, l'association des couleurs provoque en lui une joie enfantine, comme ce bleu confronté à de l'orange. « Quand j'ai réalisé cette toile, je me suis dit que cela allait être choquant. Le public allait détester. Puis, finalement, c'est vivant et impertinent. » On lui répond qu'elles semblent énergiques et donnent une impression de bonheur... « C'est exactement la manière dont je souhaite que l'on comprenne mes pièces. Pendant longtemps, j'ai été fatigué des questions sur le sens de mes peintures : "Sur quoi portent-elles ? Que signifient-elles ?" Mais rien... L'important, c'est comment vous vous sentez devant la toile et comment vous lui répondez. Le lien entre les œuvres est également crucial, c'est pour cela que je soigne mes accrochages. »

En retraversant le hall d'entrée dans lequel se laisse admirer une chaise en bois signée



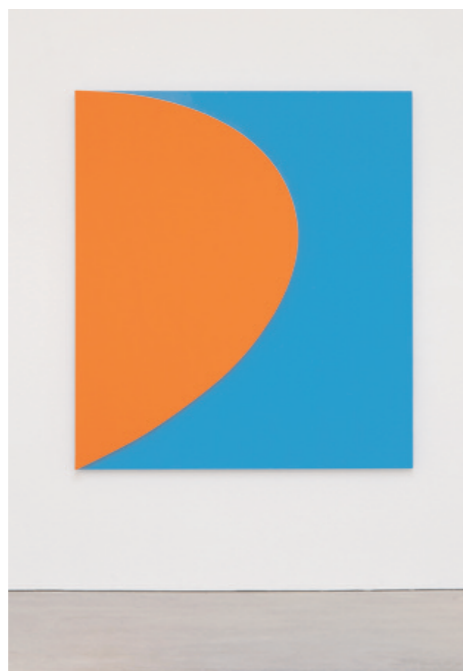
Gaudí, on pénètre dans l'atelier. Lumineux et très haut de plafond, il comprend plusieurs tables de travail garnies des nombreux livres qui lui ont été consacrés et qu'il consulte régulièrement. Un relief en bois d'un peu plus de deux mètres est apposé au mur, aux côtés des dessins anciens qu'il collectionne. Ce jour-là, Ellsworth Kelly attend impatiemment deux de ses assistants, partis à Munich pour une exposition, afin qu'ils préparent ses toiles aux châssis uniques. Il s'ennuierait presque. Il révèle la dernière grande salle qui contient justement le projet de cette exposition allemande que l'on peut voir en miniature, car chaque œuvre a été reproduite à l'identique et placée dans une maquette reprenant le plan exact de la Haus der Kunst. Des photos de montages ou d'expositions passées montrent son équipe ou les hommages qui lui ont été rendus. Des maquettes de projets en cours, dont des sculptures de grande taille, sont aussi en attente de finalisation. La dernière serait une courbe de près de vingt-cinq mètres de



Ellsworth Kelly se réfère souvent à ses anciens travaux et consulte des croquis, mais aussi les livres ou magazines qui témoignent de ses œuvres jusque dans les années 1950 (©JACK SHEAR).
Ci-dessous : *EK 1013 Orange Relief with Blue*, 2011, huile sur toile, 177,8 x 158,1 x 6,7 cm (©ELLSWORTH KELLY).

long. Étonnamment, Kelly attend de trouver un collectionneur ou une institution intéressés. Ses formes, en dessin, peinture ou relief, sont simples, allant vers toujours plus d'épure au fil des ans. Constituées le plus souvent d'une ligne noire sur une feuille blanche, ses œuvres sur papier ont pour thématique les plantes ou les fruits. Mais là encore, le sujet n'est qu'un prétexte pour dessiner une courbe, « une excuse pour faire un dessin ».

Kelly estime que ses derniers travaux sont les meilleurs. Il aime les contempler très longuement et trouve que, souvent, le public ne prend plus le temps de regarder. Il nous intime de rester en silence sur une chaise au milieu de ses œuvres. Plusieurs fois, le mot « chapelle » vient à l'esprit dans cette maison. Il nous quitte en notant que Jasper Johns, autre « pape » de l'art américain, est son voisin. Ils se fréquentaient, auparavant, mais ne se voient plus guère, car, dit-il, « nous sommes devenus deux vieux ermites »... ■



À VOIR

- « **ELLSWORTH KELLY : SCHWARZ & WEISS** », Haus der Kunst, Prinzregenstrasse 1, Munich, 49 89 21 127 113 www.hausderkunst.de du 7 octobre au 22 janvier.
- « **ELLSWORTH KELLY : WOOD SCULPTURES** », Museum of Fine Arts, 465 Huntington Avenue, Boston, 1 617 267 9 300 www.mfa.org du 18 septembre au 4 mars.
- **L'EXPOSITION D'OUVERTURE DE LA NOUVELLE GALERIE DE MATTHEW MARKS**, 1062 North Orange Grove, Los Angeles, www.matthewmarks.com À partir du 19 janvier.
- « **ELLSWORTH KELLY : PRINTS AND PAINTINGS** », Los Angeles County Museum of Art, 5905 Wilshire Blvd, Los Angeles 1 323 857 6000 www.lacma.org du 22 janvier au 15 avril.

À SAVOIR

- **ELLSWORTH KELLY EST REPRÉSENTÉ en France par la galerie Maeght**, 42, rue du Bac, 75007 Paris 01 45 48 45 15 www.maeght.com



White Curves, 2001, aluminium recouvert de polyuréthane, 594,4 x 335 x 125,7 cm (BÂLE, FONDATION BEYELER. PHOTO FRIEDEL AMMANN).